

espèce de suite ni de méthode. C'est alors qu'il se lia avec Robert Owen, dont les idées de réforme sociale le séduisirent tout d'abord.

En 1828, il contribua puissamment à former, à New-York, le parti des travailleurs, dont le but était de venir en aide à la classe nécessaire, au moyen d'une organisation politique; mais il se prit à douter de l'efficacité de ce mouvement, lorsque les écrits du docteur Channing eurent attiré son attention sur les unitaires, dans la congrégation desquels il entra en 1832. C'était la troisième fois qu'il modifiait ses opinions religieuses, et ce ne devait pas être la dernière. Il se livra alors à l'étude de la philosophie et de la théologie, prenant pour guides les ouvrages des philosophes français. De cette étude il acquit cette conviction que l'humanité avait besoin d'une nouvelle organisation religieuse, destinée à rendre efficaces, dans la société, les sentiments religieux, et à substituer la foi, l'amour et l'union à l'incrédulité, à l'incertitude et à l'individualisme. En 1836, il organisa, à Boston, la « Société pour l'union et le progrès chrétiens », dont il resta le pasteur jusqu'en 1843, quoique, à cette époque, il eût cessé de prêcher. Il publia, en 1836, ses *Vues nouvelles sur le christianisme, la société et l'Eglise*, œuvre remarquable, d'abord en raison d'une protestation vigoureuse contre le protestantisme, et ensuite parce que, guidé par ses aspirations, analogues à celles des saint-simoniens, il voyait, dans un avenir immédiat, s'accomplir une transformation radicale dans les idées et les institutions religieuses et sociales. Dans ses sermons, ses discours et ses livres, il n'avait cessé de poser des principes abstraits en vue de résultats spéculatifs, et, comme il le dit plus tard, avait pris corps à corps presque toutes les erreurs auxquelles est sujette la race humaine. Il marcha dans cette voie aussi loin qu'on peut aller, et comme il n'y rencontra ni sympathie ni succès, il commença à soupçonner que l'homme n'est pas apte à édifier des croyances, et ses réflexions le conduisirent à considérer l'Eglise catholique comme l'organisation qu'il avait jusqu'alors vainement essayé de réaliser pour la rédemption de l'humanité. C'est par son entrée dans le giron de cette Eglise (1844) que se termine le roman de sa carrière intellectuelle. Depuis lors il n'a cessé de soutenir, avec la vigueur qui est un des côtés saillants de son caractère, la doctrine catholique.

La métaphysique de M. Brownson va de pair avec sa théologie. D'abord sensualiste, il passa ensuite à la philosophie sentimentale ou intuitive, et fut, en Amérique, un des premiers admirateurs de M. Cousin, qui, dans la préface de la 3^e édition de ses *Fragments philosophiques*, cite, en les vantant beaucoup, des articles sur l'éclectisme écrits par M. Brownson en 1837. Il embrassa ensuite le rationalisme. Sa conversion au catholicisme eut pour résultat une fusion entre les deux systèmes du rationalisme et du traditionalisme; c'est substantiellement sa doctrine actuelle. Nous n'analyserons pas le système philosophique de M. Brownson; nous dirons seulement que la méthode qu'il adopta est la distinction entre l'intuition (perception directe) et la réflexion (connaissance indirecte ou réfléchie). Selon lui, la connaissance de Dieu est intuitive, et l'élément idéal de tout acte intellectuel est Dieu créateur, *Ens creat existens*. Depuis 1844, il a fondé et dirigé presque seul, à Boston et à New-York, la *Brownson's quarterly Review*, dévouée spécialement à la défense des doctrines catholiques, et dans laquelle se trouvent également discutées les questions politiques et littéraires à l'ordre du jour. On a offert à M. Brownson une chaire dans la nouvelle université irlandaise de Dublin; mais il a préféré continuer son œuvre dans son pays natal. Malgré ses variations, qui tiennent à une imagination vive et mobile, M. Brownson a conservé une certaine autorité aux Etats-Unis. Il y a publié une foule d'écrits sur des questions de théologie, de métaphysique et de politique, écrits qui abondent en idées originales et hardies. Il a donné en outre un traité sur les *Rapports du christianisme avec la société* (1836), et un roman, *Charles Elwood* (1840), où il fait l'histoire de ses variations religieuses et philosophiques.

BROWN-SPATH s. m. Minerai de fer.

BROWNSVILLE, nom de plusieurs villes et circonscriptions communales des Etats-Unis de l'Amérique du Nord : 1^{re} ville de l'Etat d'Illinois, ch.-l. du comté de Jackson, sur le Big-Muddy, affluent du Mississippi; 3,700 hab., sources salées aux environs. 2^e Ville de l'Etat de Pennsylvanie, à 55 kilom. S.-E. de Pittsburgh; 6,000 hab. Exploitation de houille, importante construction de bateaux pour la navigation de l'Ohio; commerce de farines. 3^e Petite ville de l'Etat de New-York, sur le Black-River, à 8 kilom. S. de son embouchure dans l'Ontario, et à 28 kilom. N.-O. d'Albany; 4,500 hab., commerce important.

BROYAGE s. m. (broi-ia-je et bro-ia-je — de *broyer*). Action de broyer : *Le broyage du mortier*. Le broyage des couleurs. La vanille perd son parfum quand le broyage est trop prolongé. (Rouget de Lisle.)

BROYE s. f. (broi — rad. *broyer*). Techn. Instrument propre à rompre le chanvre, pour isoler la flasse. On l'appelle aussi *brovoir*, et plus souvent *sérançoir*.

— Blas. *Broye*, Nom donné à divers festons.

BROYE (la), rivière de Suisse, cant. de Fribourg, prend sa source près du village de Semsales, passe à Oron, Rue, Payerne, traverse le lac de Morat et déverse ses eaux dans le lac de Neuchâtel, après un cours de 90 kilom.

BROYÉ, ÉE (broi-é) part. pass. du v. *Broyer*. Ecrasé : *Le blanc de céruse, broyé avec un cylindre en fer, jaunît au bout d'un certain temps*. (Rouget de Lisle.) *Les étagères du bois de rose et de sandal étaient broyées en miettes*. (E. Sue.)

— Par ext. Mêle, fondu par écrasement : *Ces couleurs sont mal broyées*.

— Par exag. Harassé, éreinté, extrêmement fatigué ou abattu : *Je n'en pouvais plus; les émotions du retour avaient été le coup de grâce; j'étais littéralement broyé*. (J. Sandeau.)

— Fig. Ecrasé, maltraité, détruit, renversé : *Les Grecs ont été broyés sous le poids du despotisme*. (Chateaub.) *Broyé par le choc des partis, le trône s'écroula*. (De Barante.)

— Techn. *Pain broyé*, Pain de fine fleur de farine, que les boulangers faisaient autrefois pour leur chef-d'œuvre, quand on les recevait maîtres.

BROYÉE s. f. (broi-ée — rad. *broyer*). Constr. Quantité de mortier faite par un broyeur sans avoir renouvelé le dosage.

BROYEMENT s. m. (broi-man et broi-man — rad. *broyer*). Action de broyer : *Le broyement des couleurs*. On écrit aussi *broiement*.

— Fig. Mélange : *C'est du ve au x^e siècle que se fit le travail sourd et comme le broyement d'ou sortirent les idiomes modernes*. (Ste-Beuve.)

BROYER v. a. ou tr. (broi-é — du goth. *brakan*, rompre. — Se conjugue régulièrement, mais change y en i simple quand la terminaison commence par un e muet : *Tu broies, il broiera, nous broierons, qu'ils broient*. Prend un y et un i de suite, aux deux prem. pers. plur. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous broyions, que vous broyiez*). Triturer, réduire en poudre ou en pâte; déformer par l'écrasement : *Cette voiture a broyé un vieillard*. Il faut broyer les aliments, avant de les avaler. Cette machine doit parfaitement convenir pour broyer de la houille et du charbon de bois. (Rouget de Lisle.) Les enfants, dans les premières années de leur âge, sont incapables de broyer les aliments. (Chateaub.) C'est avec ses incisives de deux pouces de long que le castor broie les bois tendres dont il se nourrit. (Chateaub.)

Dieu ! quelle masse au loin semble, en sa marche im-
Broyer la terre sous nos pieds ? (Masse, V. Hugo.)

— Par ext. Mêler, brouiller en écrasant : *Broyer des couleurs*. La bonne encre de Chine doit exhaler, lorsqu'on la broie, un léger parfum de musc. (Topffer.)

— Par exag. Harasser, fatiguer extrêmement, abattre complètement : *Cette longue course m'avait broyé*.

Aux pénibles labeurs je trouve une âpre joie;
Je romps mes souvenirs par l'effort qui me broie;
La fatigue engourdit ma pensée, et la nuit,
J'ai conquis le sommeil qui, moins lassé, me fuit.

PONSARD.

— Fig. Ecraser, maltraiter, détruire, abattre, renverser : *Nous avons beau résister par ce qu'il y a d'immortel en nous, les passions broient notre âme et la précipitent parfois dans la démence*. (M^{me} L. Colet.) *Un jour, il fera naître des empereurs pour broyer les peuples, les prêtres et les rois eux-mêmes*. (G. de Nerval.) *Dieu, disait J. de Maistre, en parlant de la Révolution, ne nous a broyés que pour nous mêler*. (Guérout.)

... Proscription, nos fils broient ta tête,
Démon qui tiens du tigre et qui tiens du serpent.

V. Hugo.

— Fam. *Broyer du noir*, S'abandonner à des idées sombres et tristes : *M. Le Romain aime mieux broyer du noir, dont il barbouille toute la nature, que d'aller jouir de ses charmes à la campagne*. (Dider.) *Il ne faut pas tous jours broyer du noir comme cela; on dirait que tu es employé aux pompes funèbres*. (Méry.)

..... Pourquoi broyer du noir
Et s'affliger, lorsque l'on peut mieux faire ?

ANDRIEU.

— Alchim. Cuire jusqu'à ce que la matière soit parfaite.

— Syn. *Broyer, piler, pulvériser, triturer*. *Broyer*, c'est écraser, désagréger les molécules en pressant ou en frottant; on broie sous une meule ou sous ses dents; on broie les couleurs au moyen d'une meule qu'on promène dessus en foulant. *Piler*, c'est produire le même effet en frappant avec un marteau, avec un pilon. *Pulvériser*, c'est réduire en poussière; il se prend quelquefois dans le sens de détruire, et peut s'appliquer même à des raisonnements auxquels on enlève toute leur force et qu'on réduit à rien. *Triturer* est un terme didactique et savant, par cela même qu'il vient du grec *tribein*, broyer; il ne s'emploie donc que lorsqu'on décrit scientifiquement les procédés propres à un art.

BROYEUR, EUSE s. (broi-ieur, euse — rad. *broyer*). Celui ou celle qui broie, qui s'occupe de broyer : *Broyeur de chanvre*. Nous étudions seulement les effets utiles et pratiques que

fournissent à l'industrie du broyeur les machines connues aujourd'hui. (Rouget de Lisle.) Les broyeur de couleurs sont exposés à une maladie connue sous le nom de coliques saturniques. (Francœur.)

— Peint. *Broyeur d'ocre*, Nom que l'on donnait autrefois aux mauvais peintres.

— s. m. Constr. Tonneau que l'on fait tourner autour d'un axe, pour opérer le mélange du sable, de la chaux et de l'eau, et obtenir du mortier.

— Adject. Qui broie ou sert à broyer : *Insecte broyeur*. Machine broyeur. Tonneau broyeur. Dans les insectes aptères, à la fois broyeur et suceurs, les uns ont une languette velue... (Walcken.) La locomotive broyeur fait l'office du moulin broyeur. (L. Figuié.)

BROYOIR s. m. V. *BROYE*.

BROYON s. m. (broi-on — rad. *broyer*). Typogr. Molette de bois dont on se servait pour prendre et étendre l'encre, avant la substitution du rouleau aux balles.

— Chass. Piège à prendre les belettes, fouines et autres bêtes puantes.

BROZAS, ville d'Espagne, prov. et à 50 kilom. N.-O. de Caceres, à 20 kilom. S.-E. d'Alcantara, ch.-l. de juridiction civile; 6,000 hab. Fabriques de bouchons, savon, huile et chapeaux. Aux environs, bains d'eaux thermales sulfureuses de Saint-Grégoire.

BROZZI, ville du royaume d'Italie, préfecture et à 6 kilom. O. de Florence, sur l'Arno; 3,780 hab. Importante fabrication de chapeaux de paille fine.

BRRI! interj. fam. qui sert à marquer le bruit que font plusieurs corps en roulant ensemble : *Pif, paf, brri, patapan...* quel bruit elles font, mes chères voisines ! (Stern.) Marque aussi l'indifférence, le dédain ou l'incrédulité : *BRRI! je m'en moque comme de ça*. *BRRI! je le crains bien, vraiment!* *BRRI! c'est bien à lui que je me ferais!* *BRRI! cela m'inquiète bien, ma foi!* (Beaumarch.) Sert encore à indiquer une sensation de froid ou un sentiment de crainte : *BRRI! comme il gèle ce matin!* *BRRI! le frisson m'en prend à la seule idée*. (Champfleury.) Les riches Valaques s'en servent pour appeler leurs serviteurs, à peu près comme nous nous servons de *hold* ou plutôt de l'interjection familière *pst, pst* : *BRRI! qu'on m'apporte ma pipe*. *BRRI! les chevaux sont-ils attelés?*

BRU s. f. (bru. — Nous ne mentionnons ici que pour mémoire l'étymologie inacceptable, et cependant complaisamment respectée par les dictionnaires publiés jusqu'ici, qui consiste à faire venir *bru* d'un mot celtique signifiant ventre, parce que, dit-on, autrefois les beaux-pères considéraient leurs brus comme des ventres destinés à leur donner des descendants. Le mot *bru* est tout simplement d'origine germanique, et Diez fait même remarquer à ce propos que c'est le seul terme désignant la parenté qui nous soit venu de cette source. Le terme germanique d'où dérive le mot français ne signifie pas *bru*, mais bien fiancée; il se retrouve avec ce sens dans le gothique *bruths*, l'ancien et le moyen haut allemand *brüt*, l'allemand moderne *braut*, l'ancien saxon *brād*, le hollandais *bruid*, l'anglo-saxon *brud*, l'anglais *bride*, l'ancien nordique *bráðr*, le suédois *brud*. Le français a supprimé, comme on le voit, la dentale finale qui caractérise tous ces mots. Cependant M. Chevallet a retrouvé d'anciens textes qui donnent des formes reproduisant cette radicale; ainsi *bru* y est écrit *brut*. Il n'y a plus désormais de doute possible sur la filiation du mot. Comment expliquer maintenant la déviation de sens qui a fait donner à ce mot la valeur de *belle-fille*, au lieu de celle de fiancée qu'il avait primitivement? Commençons par remarquer que quelques dialectes français ont conservé à ce terme son sens originaire; ainsi, dans le patois du pays de Brail, *bru* veut dire une nouvelle mariée. Constatons que ce sens s'est encore partiellement maintenu dans un mot de notre ancienne langue conservé par le normand et le champenois : c'est *bruman*, nouveau marié, dans la composition duquel entre *bru* et qui correspond exactement à l'ancien nordique *bráðr-mannr*, en suédois *brud-mann*, etc. Revenons maintenant à la déviation du sens primitif. Diez fait observer que le mot gothique *bruths* n'a été trouvé qu'une seule fois avec le sens de *belle-fille*. Il se demande, à ce propos, si ce changement dans la valeur du mot a été opéré par les langues romanes, ou s'il a été trouvé par elles déjà effectué dans les langues germaniques. Sans essayer de résoudre le problème, pour lequel on n'a pas assez de données certaines, nous nous bornerons à dire que ces altérations dans le sens primitif des mots désignant la parenté ne sont pas un fait isolé dans l'histoire des langues. Pour ne parler que de celles de notre famille, nous rappellerons avec M. Chevallet que du latin *sponsus*, fiancé, nous avons fait époux, du latin *nepos*, petit-fils, nous avons fait neveu, fils du frère, etc. Si nous cherchons maintenant l'origine et la signification primitive du terme germanique lui-même, nous verrons que Benfey, dans son *Dictionnaire étymologique des racines grecques*, rattache l'ancien haut allemand *brut*, ainsi que le gaélique *breid*, *brideach*, qui a le même sens, à la racine sanscrite *pri*, aimée; par conséquent

la fiancée, c'était à l'origine la bien-aimée. Il nous reste maintenant à parler du terme latin qui veut dire *bru*, *belle-fille*, et que le français, après avoir emprunté un mot aux langues germaniques, a laissé de côté, c'est *nurus*. M. Pictet a résumé d'une façon intéressante l'histoire de ce mot. D'abord *nurus*, par suite d'une loi générale en latin, qui exige le changement d'un *s* en *r*, lorsqu'il est placé entre deux voyelles, *nurus*, dis-je-nous, est pour *nusus*, comme *aurora* est pour *ausosa*, etc. A côté de *nurus* ou *nusus* se place tout naturellement le grec *nyos*, pour *nusus*. Ensuite viennent, avec le même sens et des formes sensiblement analogues, l'anglo-saxon *snoru*, l'ancien allemand *snura*, l'allemand moderne *schnur*, l'ancien slave *snucha*, l'arménien *nu* pour *nuv*, et enfin le sanscrit, qui ouvre la marche et présente le mot sous sa forme la plus complète, *snushd*. C'est donc sur lui que doivent porter nos investigations étymologiques. Par une conjecture ingénieuse, dit M. Pictet, Pott fait provenir *snushd* de *savasad*, mot composé de *sav*, avec, et de *vas*, habiter, celle qui demeure avec le beau-père, ce qui en ferait un synonyme étymologique de *svasar*, *soror* pour *soror*, la sœur. M. Pictet pense, lui, que *snushd* est tout simplement pour *sunushd*, et dérive de *sunu*, fils, comme *manusha*, homme, de *manu*. Le polonais *synowa*, belle-fille, de *syn*, fils, en est une forme moderne, dit-il, mais parfaitement équivalente. Femme du fils : *Elle haïssait sa bru*, parce qu'elle la voyait meilleure qu'elle. (G. Sand.) Toutes ces frimes aboutissent à me donner pour *bru* une fille sans un sou de dot. (Balzac.) La discorde entre dans les familles par les antipathies réciproques des belles-mères et des brus. (Walcken.)

Il refuse pour *bru* la fille de son frère.

E. AUGIER.

Vous êtes dépensière, et cet état me blesse,
Que vous aillez vêtue ainsi qu'une princesse;
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

MORIÈRE.

BRU s. m. (bru). Hortie. Variété de raisin que l'on cultive dans la Corvée.

BRU (Moise-Vincent), peintre espagnol, né à Valence en 1632, mort en 1703. Elève de Juan Conchillos, il montra un talent artistique si précoce, qu'il fut chargé, malgré sa jeunesse, de peindre trois tableaux pour l'église de Saint-Jean-del-Mercado à Valence. Ces tableaux, qui représentent Saint François de Paule, le Passage du Jourdain et un Groupe de saints, annoncent, dit Valasco, la main d'un grand maître et une grande force de génie. Bru mourut à peine âgé de vingt et un ans.

BRUAND (Pierre-François), médecin français, né à Besançon en 1716, mort en 1786. Sa réputation comme praticien lui valut, de la part du grand Frédéric, l'invitation de se rendre en Prusse dans les conditions les plus brillantes. Bruand refusa, et resta dans sa ville natale, où il se signala par son dévouement aux pauvres et par sa charité. Ses principaux ouvrages sont : *Moyens de rappeler à la vie les noyés de même que ceux qui sont évanouis par la fumée du charbon* (Besançon, 1763); *Mémoires sur les maladies contagieuses et épidémiques des bêtes à cornes* (Besançon, 1766, 2 vol. in-12).

BRUAND (Anne-Joseph), archéologue et littérateur français, né en 1787 à Besançon, mort à Belley en 1820. Après avoir servi quelque temps comme sous-officier, il fit son droit à Dijon, commença en 1806 à suivre la carrière du barreau, et l'abandonna trois ans plus tard pour embrasser la carrière administrative. Il devint successivement sous-préfet à Vitry, à Barcelonnette, à Issoire et à Belley, et employa ses heures de loisir à l'étude des langues et de l'archéologie. Bruand fut le fondateur du musée de Lons-le-Saunier, il transforma la cour de la sous-préfecture de Belley en une sorte de musée archéologique, créa des associations agricoles et littéraires, rétablit l'ordre dans les archives publiques, etc. Il était membre des Académies de Besançon et de Toulouse. On a de lui : *Annales statistiques et archéologiques du département du Jura pour 1813 et 1814*, où l'on trouve d'intéressantes recherches sur les antiquités de ce département; *Mélanges littéraires* (1814); *Dissertation sur une mosaïque trouvée près de la ville de Poligny* (1815); *Essai sur les effets réels de la musique chez les anciens et les modernes* (1815, in-8°), etc. Il a fourni plusieurs articles à la *Biographie des hommes vivants*.

BRUANDET (Lazare), peintre paysagiste du XVIII^e siècle, l'un de ces artistes oubliés, méconnus, et dont l'histoire de l'art français revendique aujourd'hui hautement le souvenir. Ni la *Biographie universelle*, ni aucun des recueils analogues n'en font mention; le Catalogue du Louvre, il est vrai, lui consacre deux lignes, mais elles sont grosses d'erreurs : — « Cet artiste, dit-il, sur lequel on n'a pas de renseignements biographiques, a peint souvent des vues de Paris et a cherché à imiter Ruysdael. » — Bruandet n'imita jamais que la nature; c'est elle seulement, et non des vues de Paris, qu'il aimait à peindre; c'est en plein bois, en plein champ qu'il a toujours vécu, passant des mois entiers à peindre d'après nature le portrait d'un arbre ou d'un buisson. On connaît le mot de Louis XVI revenant d'une chasse au cerf à Vincennes et répondant à ceux qui lui demandaient ce qu'il